TROISIÈME ANNÉE — N. 514

Dimanche 7 SEPTEMBRE 1915

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e)
Téléph. : CENTRAL 80-62

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9e)

Comment l'Allemagne tient ses promesses

Elle torpille l'« Hesperian »

SANS AVIS PRÉALABLE

Les relations amicales germano-américaines de nouveau en danger

Londres, 6 septembre. — L'*Hespérian* a coulé ce matin à 6 h. 47.

Londres, 6 septembre — Tout l'équipage de l'*Hespérian* a été recueilli.

Londres, 6 septembre. — C'est à 70 milles à l'ouest du phare de Fastnet et à environ 130 milles à l'ouest de Queenstown que l'« Hesperian » a été torpillé.

Il n'avait à bord que 300 passagers, dont 70 en première classe et 117 en seconde, et 300 hommes d'équipage.

IL Y AVAIT A BORD DEUX AMERICAINS

Londres, 6 septembre. — On annonce que la seule personne à bord de l'*Hesperian* qui vit le sous-marin fut le matelot de vigie. L'ayant aperçu de loin, il le signala au capitaine.

Il y avait à bord du paquebot, faisant partie de l'équipage, deux Américains, tous deux ont été sauvés.

AUX ETATS-UNIS

Washington, 5 septembre. — Le président Wilson et M. Lansing ont appris le torpillage de l'*Hespérian* par les télégrammes de presse ; tous deux se sont abstenus de commenter ce nouvel incident ; ils attendent les détails, afin de savoir s'il y avait à bord des Américains et si le paquebot a été torpillé sans avertissement préalable.

Ils ne prendront qu'ensuite une décision.

Toutefois, dans les cercles officiels on a le sentiment que les relations amicales des deux pays sont de nouveau en danger.

Comment coula l'« Hesperian »

IL N'Y EUT PAS DE PANIQUE

Queenstown, 5 septembre. — L'*Hesperian* fut remorqué à Queestown où ses passagers sauvés par les barques furent amenés presque complètement dévêtus. Il transportait un certain nombre de Canadiens blessés qui retournaient chez eux.

M. A. W. Hamilton, passager de première classe, a déclaré :

« Aucun avertissement d'aucune sorte ne fut donné par le sous-marin.

« J'étais dans le salon du pont, à 9 heures 30, samedi soir, lorsque le vaisseau fut torpillé, a dit d'autre part M. H. T. Joweit, de Chaltenham. La nuit était calme, sombre et cependant étoilée. Soudain le veilleur s'est écrié : Un sous-marin à tribord ! Et, au même moment, le navire était torpillé. Je montai en barque avec une cinquantaine d'autres personnes.

« Les femmes se sont très bien comportées. Nous avons retiré de l'eau trois personnes, deux hommes et une femme. Miss Reid, qui nageait depuis quinze minutes, n'avait pas de ceinture de sauvetage et s'empêtrait dans une robe large. Nous sommes demeurés à peu près deux heures en barque avant d'être recueillis. Il n'y eut pas, à bord de l'*Hesperian*, de panique appréciable, au moment où il fut frappé. »

M. T. H. Brockington, de Birmingham, et plusieurs autres passagers purent s'échapper juste à temps. Les flancs de leur barque furent recouverts comme on la mettait à l'eau.

« Je pus dégager le côté où je me trouvais, dit M. Brockington, mais l'homme à l'autre bord perdit son aviron et la barque s'engouffra d'un côté, jetant à l'eau tous les passagers. Je nageai une heure et quart avant d'être recueilli. Nous étions une trentaine dans cette barque et nous fûmes tous sauvés.

M. Ronald Whiteway, de Londres, qui se rendait au Canada avec sa femme, native de New-York, dit : « Sans qu'aucun avertissement n'ait été donné, quelque chose heurta le navire avec une grande violence, et une colonne d'eau suivit qui fut projetée en l'air. Nous nous cramponnâmes pour ne pas être balayés par ce jet. Nous nous revêtîmes des ceintures de sauvetage et n'éprouvâmes aucune difficulté à gagner une barque. Avec environ 45 autres personnes, nous nous écartâmes en ramant, du navire. Il n'y eut pas de cris et fort peu de panique. »

Le major H. Barroe, du 14e bataillon canadien, qui rentrait au Canada avec douze officiers et 38 hommes pour se remettre de leurs blessures, dit : « Avec les officiers, mes camarades, j'étais assis sur une des passerelles les plus élevées, après dîner, environ à 8 h. 20, lorsque j'entendis une formidable détonation.

« Le paquebot, au même moment, fut terriblement secoué. Une énorme colonne d'eau, d'environ 50 pieds de haut, s'éleva en l'air et, avant que nous ne puissions nous rendre compte de ce qui était arrivé, elle s'affala sur le pont avec un fracas terrible, inondant la passerelle et nous couvrant tous d'eau. Dans la mer, se remarquaient plusieurs pièces de fer. Nous apprîmes d'un officier du paquebot que le navire avait été torpillé par un sous-marin allemand. Il faisait à peu près noir, à ce moment, et nous n'aurions pu voir ni le sous-marin, ni la torpille.

LE SANG-FROID DU COMMANDANT

Le capitaine Maine était sur le pont lorsque la torpille vint heurter le navire et ses premiers ordres furent : « Mettez les barques à l'eau, et veillez à ce que toutes les femmes et tous les enfants soient embarqués sains et saufs ! Je ne saurais parler avec assez d'enthousiasme de l'habileté et du sang-froid du commandant. En cette occasion, il fut vraiment à la hauteur des meilleures traditions respectées par les marins britanniques. Il donna également des instructions pour l'expédition de sans-fil et en outre fit tirer des salves pour attirer l'attention des navires qui pourraient se trouver dans le voisinage.

« Rien ne fut oublié de ce qui pouvait être fait pour obtenir du secours. Nous nous trouvions, à cet instant, à 130 milles à l'ouest de Queenstown. Nous reçûmes trois réponses à nos sans-fil. »

Ce qu'était l'« Hesperian »

L'*Hespérian* (10.920 tonnes) fut construit en 1908, par MM. Stephen et fils de Glasgow pour la Compagnie Allan. C'était un vapeur à double hélice ; il possédait onze réservoirs à eau, la télégraphie sans fil et des appareils à signaler les sous-marins. Il avait 485 pieds de long, 60 de côté et 30 pieds 2 de profondeur. Il était muni de machines à triple expansion et était un des paquebots les plus recherchés de la route vers le Saint-Laurent.

L'*Hespérian* était très bien disposé pour recevoir les passagers et, dans la saison de l'émigration, il avait contenu plus de mille personnes à bord. En temps ordinaire, son équipage s'élevait à 280 hommes environ.

La Compagnie Allan fait, depuis de longues années, le commerce entre le Royaume-Uni et le Canada, et il était bien connu aussi dans les milieux français de navigation, ses navires, en temps ordinaire, faisant le service régulier entre Le Havre et Montréal.

COMMENTAIRES AMERICAINS

New-York, 6 septembre. — Commentant le torpillage de l'*Hespérian*, la *Tribune* dit que le fait qu'aucun Américain n'a péri, n'atténue pas la culpabilité du commandant du sous-marin allemand, non plus qu'il ne diminue le contraste qui existe en la conduite déloyale et les promesses du gouvernement allemand.

Le *New-York Times* dit qu'il est difficile de considérer l'affaire de l'*Hespérian* comme autre chose que la violation de la promesse du gouvernement allemand, même si l'*Hespérian* portait un canon pour sa protection. Il est clair que l'attaque de l'*Hespérian* sans avertissement demande une enquête rigoureuse.

Le *World* dit que si le sous-marin a attaqué l'*Hespérian* sans avertissement, une situation très sérieuse a été créée dans les relations germano-américaines.

COMMENTAIRES ANGLAIS

Londres, 6 septembre.— Dans son éditorial, le « Daily Télégraph » écrit :

« Le monde entier apprendra avec horreur le nouveau crime commis avec préméditation par un sous-marin allemand.

« Nous ne savons ce qu'il faut le plus réprouver, de la barbarie ou de la stupidité allemandes. »

Londres, 6 septembre. — Du « Times » :

« Après le torpillage de l'« Hesperian », il est difficile de croire que les engagements contenus dans la note du comte Bernstorff indiquaient la fin, ou même le commencement de la fin de la campagne des sous-marins allemands. Ces engagements avaient pourtant paru assez précis pour soulever dans le public américain les plus vives espérances.

« Le nouvel acte de piraterie allemande n'aura été appris nulle part avec une plus grande désillusion qu'à Washington. »

Le « tableau » des Pirates

1287 MORTS AVANT « L'HESPERIAN »

L'*Hespérian* est le premier paquebot britannique de passagers qui ait pu revenir au port sain et sauf, après avoir été torpillé. Quelques paquebots ont réussi à regagner le rivage après avoir été frappés, notamment le *Wayfarer* appartenant à la Compagnie Harrison, qui fut remorqué à Queenstown. Mais les navires à passagers ont été fort maltraités. Dans les trois cas du *Lusitania*, de l'*Arabic* et du *Falaba*, les navires ont coulé en quelques minutes avec des pertes importantes en vies humaines.

Les paquebots britanniques torpillés sont :

Lusitania, 1.198 morts, le 7 mai.

Falaba (4.806 tonnes), 5 morts, 11 mars.

Wayfarer (9.599 tonnes), 5 morts, 11 avril.

Armenian (8.825 tonnes), 12 morts, 27 juin.

Ibérian (5.223 tonnes), 7 morts, août.

Clintinia, 11 morts, août.

Arabic (15.000 tonnes), 39 morts, août.

Les pertes du *Wayfarer* furent causées par un obus tiré du sous-marin allemand. Le capitaine fut tué sur le pont.

Le Seul !

Voici ce qu'on peut lire dans l'*Action Française* du 5 septembre :

« *Je partage complètement votre opinion et ne fait que de crier avec vous, à bas tout ce qu'il y a de boches et d'embochées en France, et vive le Roi. Mgr le Duc d'Orléans, car il n'a que lui qui peut sauver la France.* »

« Il n'y a que lui ! »

Poincaré, Viviani, Millerand, Joffre, et même sainte Geneviève et Emmanuel Marbeau, tout ça, ça n'est rien, ça ne peut rien, ça ne compte pas.

Seul, l'amant de Ninette peut sauver la France. Et comme il n'est pas Roy, et qu'il ne paraît pas devoir l'être de si tôt, la France ne sera pas sauvée !

Et voilà !

Abus de pouvoir et mesures arbitraires

L'Etat de Siège est levé...

OUI, MAIS.....

Est-il exact que l'état de siège soit levé ?

On nous l'affirme.

Il existe une excellente circulaire de M. Malvy. Si nous l'avons bien comprise, elle déclare que cette mesure est applicable à partir du 5 septembre. Par conséquent, à l'heure actuelle, l'autorité civile a dû reprendre possession de tous les pouvoirs qu'elle exerçait normalement en temps de paix.

Nous ne nous sommes jamais plaints de l'état de siège. Nous avons accepté cette situation, comme bien d'autres, aux débuts de la mobilisation, parce que le devoir de tous les patriotes et de tous les républicains était de s'incliner devant les exigences légitimes de la Défense nationale.

Nous n'avions pas le droit de discuter les mesures prises par le gouvernement en vue d'assurer, à l'intérieur, l'ordre et la tranquillité publique.

Aujourd'hui, l'état de siège est levé.

C'est un très beau geste de confiance envers la Nation. Il honore, à la fois, ceux qui l'ont accompli et ceux qui en sont bénéficiaires. Les uns ont pensé, avec raison, qu'il était inutile, en temps de guerre, de faire peser sur la Démocratie une discipline de fer. Les autres ont démontré, pendant treize mois, par leur union, leur patriotisme, leur solidarité et leur enthousiasme, qu'ils étaient dignes d'être traités en hommes libres dans un pays libre.

Puisque cette mesure si attendue a été prise, ne pourrait-on pas songer, dès maintenant à l'appliquer ?

Il est une catégorie de citoyens qui viennent d'adresser leurs condoléances à toute la presse.

Ce sont les limonadiers parisiens.

Sous la présidence de leur collègue, M. Dominique Viau, ils ont constitué une association qui a pour but de signaler aux pouvoirs publics les actes arbitraires dont ils sont victimes.

Nous avons écouté leurs doléances.

Nous avons étudié leur situation.

Nus avons procédé à une enquête au sujet des cas particuliers qui nous ont été signalés.

Sous prétexte de combattre l'ivrognerie, on a soumis les restaurateurs et les marchands de vin à des règlements draconiens.

On punit ces commerçants au petit bonheur, selon le caprice et la fantaisie des fonctionnaires chargés de la surveillance de leurs établissements.

En voulez-vous la preuve ?

Des limonadiers ont été obligés de fermer leurs boutiques pendant plusieurs jours parce qu'ils avaient eu maille à partir avec un bureaucrate subalterne. Ceux qui sont signalés à la vindicte des autorités ne tardent pas à être frappés. Il est si facile, en ce moment, de dresser procès-verbal à propos de l'éclairage, soi-disant exagéré.

Par contre, des tolérances spéciales sont accordées à certains privilégiés. Une brasserie du boulevard Saint-Michel fréquentée par les commissaires du quartier, n'est jamais inquiétée. Un peu plus haut, près du Luxembourg, un restaurateur connu a été menacé, à cause d'une vétille, d'une fermeture provisoire.

C'est le règne du bon plaisir.

Il y a dans la rue Grange-Batelière un glacier où l'on ne consomme exclusivement que des glaces. En dehors des heures réservées, les soldats n'ont pas le droit de pénétrer dans l'établissement. Mais, à côté, dans le faubourg Montmartre, un glacier d'origine étrangère, il est vrai, a l'autorisation de recevoir les militaires à toute heure de la journée et de leur servir des consommations qui n'ont rien de commun avec les glaces !

En province, des faits aussi probants nous ont été révélés. A Mont-de-Marsan, un restaurateur dont les idées républicaines n'avaient pas l'heur de plaire aux autorités, a été mis en demeure de fermer son établissement.

N'est-ce pas simplement scandaleux ?

On connaît nos opinions.

Nous considérons comme une besogne de salut public la lutte contre tous les poisons.

Il ne s'agit pas de prendre la défense des marchands d'alcool.

Il s'agit simplement — et tous les antialcooliques seront avec nous — de protester contre des mesures arbitraires infligées à des citoyens français.

On prétend que l'état de siège est levé.

Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Ce qui nous étonne, ce qui nous stupéfie, c'est de ne pas apprendre, en même temps, que l'ordre a été donné à l'autorité civile d'inaugurer son retour au pouvoir en mettant fin à toutes ces pratiques mesquines et injustifiées.

Léo Poldès.

DERNIÈRE HEURE

Après l'« Hesperian »

Encore un Vapeur anglais coulé

Londres, 6 septembre. — Le vapeur anglais « Cymbeline » a été coulé. Trente-et-un hommes de l'équipage ont été débarqués. Il y a eu six tués et six blessés

La Serbie n'a pas fait de démarches pour la paix

UN DEMENTI OFFICIEL

Nich, 3 septembre. — Un communiqué du bureau de la presse dément formellement que le ministre de Serbie en Roumanie ait jamais fait, d'ordre du prince héritier Alexandre de Serbie, aucune démarche en vue de la paix auprès des ministres austro-allemands à Bucarest. Cette prétendue information, lancée par un journal de Sofia, est de pure invention et ne repose sur aucun fond de vérité.

LES SERBES EMPÊCHENT L'ENNEMI DE TRAVERSER LA DRINA

Nich, 5 septembre. — Au cours de la nuit du 30 au 31 août, l'ennemi a tenté à l'aide de deux canots de franchir la Drina vers Stoitjevo, au nord de Zrutche. L'infanterie serbe a reçu l'ennemi par une fusillade et de deux canots de franchir la Drina vers bombes.

Pendant la même nuit, deux autres canots ennemis ont tenté de franchir un bras de la rivière, près de Boulichitch, au sud de Tchurnik, mais ils sont retournés après avoir atteint le milieu de la rivière.

UN ORAGE PROVOQUE UNE EXPLOSION

Stockholm, 6 septembre. — Un voyageur arrivé récemment de la Finlande a communiqué au journal *Afton Posten* la nouvelle que le pont du chemin de fer situé près d'Ekenaese, sous lequel des mines avaient été placées au début de la guerre, a été atteint par la foudre, ce qui a provoqué l'explosion des mines. Le pont est détruit, il avait une longueur de 300 mètres.

MM. Poincaré et Millerand visitent les Services de l'arrière

Le Président de la République, accompagné du ministre de la guerre, a quitté Paris vendredi et y est rentré ce matin, après avoir visité en détail les services de l'arrière.

Il s'est, d'abord, rendu dans une ville de l'intérieur, où sont installés une station magasin, un entrepôt frigorifique et un entrepôt d'effets.

Il y a longuement examiné les boulangeries, les ateliers, les dépôts de braises et de bois, les meules à fourrages, les dépôts d'essences, d'huiles et de graisses, les étuveuses, la tonnellerie ; il s'est fait rendre compte du fonctionnement de tous les services et, en particulier, de la formation des trains de denrées.

De là, il a gagné la zone des armées et a visité les gares régulatrices, où il a inspecté la formation des trains de ravitaillement, la répartition des colis des corps, le service postal et le mouvement des permissionnaires. Il a vivement félicité le personnel militaire et le personnel militarisé de leur dévouement, de leur vigilance et de leur ponctualité.

La Président et le ministre ont ensuite visité, le samedi, des réserves du génie, des parcs d'artillerie, des hôpitaux d'évacuation, des groupes automobiles, des sections sanitaires, des ateliers où se fabriquent des engins de tranchées des travaux de chemin de fer et des parcs automobiles.

Sur la présentation du général Joffre, et sur la proposition du ministre, le Président a remis des décorations à des agents militarisés des chemins de fer, qui avaient fait preuve d'un mérite particulier.

Sous notre Bonnet

DANS LA PRESSE ROYALISTE

La Gazette de France *suspendra sa publication le 1er octobre ; elle ne reparaîtra qu'après la victoire. La* Gazette de France, *nul ne l'ignore, est le plus vieux des journaux de Paris. Elle paraît à peu près régulièrement depuis 1632.*

Longtemps, elle fut le journal royaliste par excellence. Elle eut des collaborateurs de talent ; ils défendaient avec éclat la cause peu resplendissante de la monarchie catholique. Mais, à la mort du comte de Chambord, la vieille Gazette *faiblit. Elle cessa d'être légitimiste. Elle refusa de marcher avec les quelques fidèles du drapeau blanc et des Bourbons, qui se groupaient autour de don Carlos, chef de la Maison de France, désigné par la loi salique, comme le plus proche parent mâle du Roy défunt, pour être le nouveau Roy. La vieille* Gazette *osa se rallier au comte de Paris, à cette famille d'Orléans que les légitimistes exécraient et à qui la* Gazette *elle-même avait si souvent, reproché d'avoir ruiné la monarchie.*

Devenue orléaniste, la Gazette de France *perdait, dès lors, les trois-quarts de son intérêt. On la confondait avec le* Soleil *et les autres organes de l'orléanisme, ce compromis bâtard entre la monarchie et la république bourgeoise. A la mort de son dernier directeur, le vieux Gustave Janicot, qui avait débuté comme groom dans la maison où il passa soixante ans, la* Gazette de France *se réconcilia avec l'*Action française, *dont les fondateurs, Maurras et Bainville, étaient des évadés de la rédaction de la* Gazette. *La* Gazette *dès lors ne fit que rééditer le soir les sottises que l'*Action française *annonçait le matin. Au moment où elle s'enterre, elle était morte depuis longtemps.*

LES SERVITEURS DE L'ÉTRANGER (1)

LXXVIII

Le royaliste Daudet protecteur de la kamelote allemande

Il nous invitait presque à céder la place à nos " prolifiques voisins "

La Ligue anti-allemande fêtait hier l'anniversaire de sa fondation. Cette ligue est en pleine prospérité. Et pourtant, cette ligue n'est pas la seule organisation qui ait été fondée, au lendemain de la mobilisation, pour informer les Français de l'étendue et de la profondeur de l'invasion économique allemande et pour les inviter à lutter contre cette invasion.

Tous les groupes qui se sont fondés sur ce programme, ont connu pareillement la faveur du public.

C'est que le mal que dénoncent les Ligues anti-allemandes et contre lequel elles bataillent, était terrible, et il y avait bien peu de citoyens qui n'en souffraient pas.

La guerre n'a pas eu à ouvrir les yeux aux Français : ils connaissaient le mal, et le déploraient depuis longtemps. Elle leur a seulement rendu les mains libres pour entreprendre la guerre contre cette invasion. Et, certes, après la bataille que mènent les « poilus » du front qui, pied à pied, reconquièrent le territoire, il n'est pas de tâche plus urgente que celle qu'ont entreprise les ligues qui veulent rendre à l'industrie et au travail français les débouchés commerciaux de France et du monde entier.

C'est assurer à nos concitoyens le bien-être, après la liberté.

Complice de l'invasion

Or, cette invasion funeste, il y eut des Français pour la protéger, l'approuver et diffamer ceux qui voulaient l'enrayer.

Telle fut l'attitude que prirent, vis-à-vis des bons patriotes qui dénonçaient l'invasion, les professionnels du nationalisme, les nationalistes intègres de l'*Action française*, Léon Daudet et sa troupe de néo-royalistes.

Léon Daudet avait entrepris, pour faire du bruit autour de sa personne et de son journal, une campagne insensée, dont le public refusait obstinément de s'émouvoir. Le rédacteur en chef du journal des Chouans dénonçait comme des espions tous les juifs et tous les gens — Alsaciens ou naturalisés, — qu'il englobait sous la qualification d'Allemands. Il annonçait que les Moulins de Corbeil, que dirige un Alsacien, sauteraient le jour de la mobilisation, ainsi que le port de Cherbourg et un tas d'autres choses : le public riait de ce prophète de malheur et de ses vaticinations et l'événement a donné raison au public.

Quand de bons citoyens s'alarmèrent du danger — véritable, celui-là, et redoutable — que faisait courir à notre commerce, à notre industrie et au travail national, la concurrence germanique, le public leur prêta une oreille plus complaisante.

C'est alors que Léon Daudet se dressa en travers de leur chemin. Il était presque tenté de crier :

— Au voleur !

Il entreprit de démolir leur campagne, la représentant comme une diversion à ses élucubrations personnelles.

Il dénonçait d'imaginaires espions : il ne voulait point qu'on attirât l'attention sur de trop réels concurrents. Et ce dépit et la jalousie l'amenèrent jusqu'à *approuver la concurrence allemande*, cette concurrence qui aurait bientôt réduit les Français à la famine.

Voici en quels termes il s'exprimait, ce qu'il appelait *une campagne de diversion contre l'envahissement des produits « Made in Germany »* :

Pitié pour nos prolifiques voisins !

« Le but manifeste de cette contrefaçon « est de détourner l'attention du point de « vue exclusivement national, qui est le pô- « tre, pour la fixer, l'hypnotiser sur la con- « currence commerciale. »

La concurrence commerciale, on l'a vu, était autrement dangereuse que les gens dénoncés comme espions dans les feuilletons de Léon Daudet, car de ces gens, les uns, ceux qui étaient réellement espions, la police d'Etat les surveillait plus discrètement que Daudet, dont les criailleries n'étaient repérés, et les faire remplacer par d'autres sur leurs gardes, les avertir qu'ils étaient repérés, et les faire remplacer par d'autres espions, que l'on ne connaissait pas ; — les autres, loin d'être des espions, étaient de bons citoyens et le montrèrent depuis la mobilisation, et Daudet ne les traitait d'espions que parce qu'ils ne voulaient pas manger le pain à cacheter à la table d'un Père Jésuite, ou parce qu'ils refusaient de soutenir la propagande du Roy de la Mebba, de Salverte et de Ninette.

Mais, écoutez Daudet approuvant cette concurrence commerciale qui arrachent aux Français le moyen de gagner leur pain par leur travail :

« Une campagne dirigée uniquement con- « tre les perturbations économiques que la « concurrence étrangère — (appréciez : « étrangère!) — doit apporter sur notre « marché ne s'appuie pas sur un terrain « aussi solide que celle que nous entrepre- « nons ici. On peut lui objecter, en effet, « qu'*il est impossible d'empêcher nos pro- « lifiques voisins* — (il s'agit des Boches, ne « l'oublions pas !) — de chercher des débou- « chés pour leurs produits et de remplir « les cadres laissés vides par la diminution « progressive de la natalité française. »

En d'autres termes : nous n'avions, nous Français, qu'à nous en aller, après avoir fermé nos usines, nos ateliers et nos magasins, en laissant la place à « nos voisins » plus prolifiques !

C'est peut-être du nietzschéisme, ça, mais du patriotisme, jamais !

C'est pourtant du nationalisme intégral, et l'homme qui avait le toupet d'écrire ces lignes avant la guerre, a maintenant le culot de dire qu'il a été bon prophète !

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Au cours de la nuit, bombardement violent de part et d'autre par l'artillerie de tous calibres, au nord et au sud d'Arras, de Roclincourt à Brétencourt.

En Champagne, dans la région d'Aubérive, canonnade assez vive.

En Argonne, lutte de mines aux Courtes-Chausses.

Nos avions ont bombardé les casernes de Dieuze et de Morhange.

Le Pape et la Paix

IL A TELEGRAPHIÉ AU KAISER ET ENVERRAIT DES NONCES SPECIAUX A TOUS LES PAYS BELLIGERANTS

Rome, 4 septembre. — La « Concordia » annonce que le pape est très satisfait des télégrammes qu'il a reçus du cardinal Gibbons écrivant l'entrevue de ce dernier avec le président Wilson sur la victoire diplomatique des Etats-Unis et la retraite de l'amiral von Tirpitz.

Le pape a télégraphié au kaiser pour l'exhorter à conclure la paix et a recommandé en même temps aux cardinaux allemands d'accentuer la propagande pacifiste. On dit que le pape a l'intention d'envoyer des nonces spéciaux à toutes les nations belligérantes.

LE PEUPLE ALLEMAND VEUT LA PAIX IMMEDIATEMENT

Copenhague, 6 septembre. — Deux Danois qui reviennent de Berlin affirment que le peuple allemand veut la paix, et la veut immédiatement.

Rudyard Kipling parle de la France en guerre

Londres, 6 septembre. — Le *Daily Telegraph* publie le premier d'une série d'articles, que M. Rudyard Kipling va consacrer « à la France en guerre ». Ce sont les incidents, les scènes, les paysages que le poète a vus sur le front français

Parlant des tranchées françaises, M. Rudyard Kipling dit :

« Le Français est un artiste glorieux en débrouillage, dans l'art de se coucher, de dormir paisiblement, de se tenir propre en campagne. De plus, les officiers français semblent accorder à leurs hommes des soins de mères, de même, d'ailleurs, leurs hommes les aiment comme des frères. Il se peut que la forme possessive « Mon capitaine, etc. » renforce ce sentiment, que nos hommes dissimulent sous des phrases plus tranchées, ces soldats, aussi bien que les nôtres, ont été soudés pendant des mois dans une fournaise.

« Un officier me dit justement : « A présent, il y a la moitié de nos ordres que nous n'avons plus besoin de donner : l'expérience nous fait penser en même temps. »

L'impression dominante de M. Rudyard Kipling sur le front français fut la brillante santé, la vitalité de ces hommes, plein d'entrain et manifestant une allègre joie de vivre.

Bourse de Paris

DU LUNDI 6 SEPTEMBRE 1915

Séance parfaitement vide. La plupart des valeurs de premier plan ne sont même pas cotées, notamment dans le groupe russe où les rares cours inscrits sont en léger recul. On remarque seulement la fermeté du *Turc unifié* et une hausse sensible de la *Modder-fontein B*, sur laquelle nous avons souvent appelé l'attention.

Fonds d'Etats : Français 3 0/0 Perpétuel, 68.50 ; 3 1/2 0/0, 91.15. — Russe 3 0/0 1891, 61.10 ; 3 0/0 1896, 57.70 ; 5 0/0 1906, 88 ; 4 1/2 0/0 1909, 77.90 ; 4 1/2 0/0 1914, 83.50. — Extérieure Espagnole 4 0/0, 87.50.— Turc unifié 4 0/0, 59.25.

Actions diverses : Banque de France, 4.340. — Crédit Lyonnais, 940. — Banque de l'Azow-Don, 920. — Lyon, 1.037. — Midi, 954. — Nord, 1.235. — Nord Espagne, 361. — Saragosse, 361. — Omnibus, 430. — Thomson, 530. — Distribution, 397. — Monaco, 2.291 ; 115, 458. — Vins, 128.50. — Briansk ord., 270. — Hartmann, 360. — Toula, 970. — Kuala, 86. — Malacca ord. 104.50.

Valeurs minières : Bruay, 1.361.— Naphte, 333. — Lianosoff, 290. — Spies, 18.50 — Grosnyi priv., 2.170. — Colombia, 1.030. — Rio, 1.501. — Cape, 74. — Spassky, 55.25 — Tharsis, 144. — Tanganyika, 28.75, — Utah, 392.50. — Balla, 311. — Rand Mines, 115.50. Modder B., 144. — Chartered, 14— De Beers ord., 285.50.

LE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

Nouvelles des Fronts

Ce que disent les communiqués officiels des Etats-majors alliés

SUR NOTRE FRONT

En échoppant nos commentaires d'hier la Censure nous en interdit de nouveaux pour aujourd'hui, puisque la situation reste la même.

Volontiers [illegible] faire. On remarquera seulement que ce sont toujours à peu près dans les mêmes secteurs que se poursuivent nos tirs destructeurs. Parmi ceux-ci, les positions allemandes de l'Artois, du Soissonnais occidental, de la Champagne et de l'Argonne paraissent plus particulièrement visées par le feu de nos batteries lourdes.

SUR LE FRONT BELGE

Comme sur notre front, l'activité militaire se traduit par un violent bombardement des positions ennemies.

SUR LE FRONT ITALIEN

Nos alliés n'ont réalisé, d'après le dernier bulletin du général Cadorna, que des actions de détail. Les progrès les plus sensibles ont été acquis dans la région du Karst (Carso). Le secteur de Doberdo se trouve immédiatement au nord de la zone utile de Sei Busi sur la partie de l'immense plateau calcaire qui domine par l'ouest les plaines alluviales du Bas-Isonzo.

Monfalcone qui se trouve au pied même de ce plateau est distant, en ligne droite, de 4 kilomètres 500 au sud de Doberdo.

Sur le front russe

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

A l'entrée du golfe de Riga, des hydravions éclaireurs ennemis ont paru à plusieurs reprises, le 3 et le 4 septembre, au-dessus du détroit d'Irben, jetant des bombes sur nos torpilleurs. Ceux-ci, chaque fois, les ont chassés à coups de canons.

Sur la rive gauche de la Dvina, les Allemands ont amené des renforts et dirigé leurs principaux efforts pour forcer le fleuve dans la région de Friedrichstadt Par suite de leur inégalité, celles de nos forces qui avaient passé sur la rive gauche près de Linden, on tdû, après un combat opiniâtre, le 3 septembre, repasser sur la rive droite

Selon des rapports détaillés, lors du combat livré à la même date près de Friedrichstadt, le recul des nôtres au-delà du fleuve fut causé par l'incendie des ponts traversant la Dvina, qu'avait provoqué la canonnade de l'ennemi

Du côté de Riga et de Jacobstadt, les Allemands se sont bornés à entraver notre avance

Vers Vilna, nous avons retenu l'ennemi sur ses anciennes positions

Dans la région de Bourgorany, nos troupes, le 3 septembre, ont chassé les Allemands du village de Smalniki, faisant plus de 200 prisonniers, dont des officiers.

Sur le cours inférieur de la Meretchanka, nous avons soutenu, le 3 septembre, dans des circonstances difficiles, le choc de l'ennemi, qui a menacé par son avance de couper nos lignes dans leur retraite dans la région de Grodno.

Sur le front du Niemen, en amont de Grodno, jusqu'à la rivière Iasselda, près de Kartouszka-Dereza, nos troupes ont repoussé avec succès dans plusieurs secteurs, au cours de la nuit du 3 au 4, ainsi que le jour suivant, plusieurs attaques de l'ennemi, qui, cependant, a réussi à nous presser dans la direction de Volkovysk.

Entre les fleuves Gorin et Styr, l'ennemi, considérablement renforcé, vers le soir du 4 septembre, a continué à développer son offensive sur les routes de Doukno et de Rovno.

Sur la rive droite du Styr, au nord des jardins de Doubno, des rencontres ont commencé.

En Galicie, sur les rivières Sereth, l'ennemi a manifesté une avance opiniâtre pendant la journée du 1er septembre, dans les régions de Tarnopol et Loutzk et dans la région de l'embouchure du Sereth, sur les deux rives du Dniester.

Près de Loutzk, malgré les renforts reçus par l'ennemi, ses attaques opiniâtres ont été repoussées par notre artillerie et par nos contre-attaques. Nous avons fait environ 300 prisonniers, dont plusieurs officiers. Les combats continuent.

Dans la mer Noire, nos torpilleurs «Pronzitelny» et « Bystry », sous le commandement du capitaine de frégate prince Troubetzkoi, ont attaqué aujourd'hui, près de Zoungouldak, le croiseur « Hamidieh » et deux torpilleurs turcs. Après deux heures de combat, l'ennemi ayant éprouvé des avaries, a pris la fuite vers le Bosphore, poursuivi par nos torpilleurs et abandonnant quatre bateaux chargés de charbon qu'ils devaient probablement protéger et qui ont été coulés.

Sur Mer

UN SUCCÈS RUSSE DANS LA MER NOIRE

Pétrograd, 6 septembre. — En ce qui concerne la nouvelle reçue aujourd'hui d'une rencontre heureuse entre deux torpilleurs russes avec le croiseur *Hamidieh* et deux torpilleurs turcs, on communique, de source autorisée, les renseignements suivants :

Quatre grands transports et une barcasse remplis de charbon se dirigeaient vers le Bosphore, protégés par un détachement de vaisseaux de guerre, dont le croiseur *Hamidieh*, de 3.800 tonnes, armé de 2 canons de 150 millimètres et de 8 canons de 120 millimètres, et deux des meilleurs et plus modernes torpilleurs, jaugeant chacun 620 tonnes.

Le 5 septembre, de grand matin, les deux torpilleurs russes *Pronzitatny* et *Bystry*, armés chacun de 3 canons de 100 millimètres, rencontrèrent l'ennemi. Malgré l'énorme supériorité de ce dernier, ils l'attaquèrent sans hésitation ; le combat dura plus de trois heures.

L'ennemi, après plusieurs coups graves qui avaient atteint l'*Hamidieh*, lui causant entre autres avaries la mise hors d'action d'un canon de 6 pouces, prit la fuite vers le Bosphore. Le *Pronzitatny* et le *Bystry*, commandés par le capitaine de frégate prince Troubetzkoi, poursuivirent l'ennemi en le canonnant furieusement. Quand ce dernier, doublant le cap Kefken, approcha du Bosphore, nos torpilleurs rebroussèrent chemin vers les transports de charbon restés en mer près de Zoungouldak et les coulèrent, exécutant une besogne utile et réalisant en même temps une des plus brillantes actions de cette guerre.

UN VAPEUR DANOIS EST COULÉ

Londres, 5 septembre. — Le Lloyd annonce que le vapeur danois *Froe* a été coulé. Le capitaine et 18 hommes d'équipage ont été sauvés.

UN VAPEUR NORVÉGIEN SUBIT LE MÊME SORT

Londres, 5 septembre. — Le Lloyd annonce que le trois-mâts norvégien *Glimt* a été coulé. Quatorze hommes d'équipage ont été sauvés.

STEAMER SUÉDOIS COULÉ

Londres, 6 septembre. — De Stockholm au *Morning Post* :

« Le steamer suédois *Sven Renstrom* a été coulé. On ignore le sort de l'équipage. »

La "Rafle" des Réfugiés

M. Deguise, député de l'Aisne, a envoyé la lettre suivante à M. le Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 2 septembre 1915

Monsieur le Ministre,

Il y a deux jours, des notes ont été publiées par la presse concernant nos compatriotes, réfugiés des régions envahies.

Sous ce titre déjà malveillant : « Rafles fructueuses », on y représente ceux-ci comme « envahissant » (à leur tour) les abords de la gare du Nord et « y causant du désordre ».

Parmi eux, des « repris de justice » auraient été appréhendés et les autres, qu'on qualifie de « simples vagabonds », été dirigés », affirme-t-on, « à l'arrière du front, où ils travailleront aux tranchées ».

Je ne prétends point qu'il suffise d'être réfugié pour être indemne de toute faute — encore qu'il y ait des circonstances atténuantes et je suis loin de m'apitoyer sur les brebis galeuses justement « raflées ».

Je me permets seulement de protester contre la désignation collective de « vagabonds », appliquée à des gens dignes au moins d'indulgence et de pitié.

Je n'examine même pas ici si, par une méthode plus ordonnée, dans l'organisation des secours et surtout dans le placement des chômeurs, on ne pourrait pas éviter ces inconvénients, d'ailleurs bien légers, du stationnement de pauvres diables qui viennent là, naturellement, pour se rencontrer, poussés aussi par l'espoir des bonnes nouvelles arrivant de la petite patrie absente.

Ma protestation vise surtout la « manière » dont il semble, d'après ce communiqué à la presse, qu'on veuille agir à l'égard des réfugiés.

Je suis trop convaincu de votre bienveillance, de votre esprit de générosité envers ceux-ci, pour croire que vous ayez pu autoriser des procédés d'autant plus regrettables qu'ils s'adressent aux plus malheureux des Français.

Veuillez agréer, etc.

Comme à Lourdes... mais plus naturel

On lit dans l'une des premières dépêches annonçant le torpillage de l'*Hesperian* :

« Parmi les passagers de l'*Hespérian* se trouvait un soldat canadien devenu aveugle et auquel la violence du choc de la torpille a fait recouvrer la vue. »

Voilà qui fera rêver les faiseurs de miracles au nom de la très sainte Notre-Dame de Lourdes.

Voilà aussi qui mérite les honneurs de la discussion à l'Académie de médecine !

Le banquet de la ligue antiallemande

La Ligue Antiallemande avait organisé, dimanche dernier, au Palais d'Orsay un banquet qui fut très réussi. Au dessert des discours patriotiques ont été prononcés par MM. Henry Paté, le sympathique député de Paris, Henri Coulon et Albert Noyer secrétaire général de la Ligue.

L'ALLEMAGNE PIRATE

Une Lettre de M. Balfour

Premier Lord de l'Amirauté SUR LA Guerre Maritime Allemande

Londres, 5 septembre. — M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, a adressé la lettre suivante à un de ses correspondants :

« Cher Monsieur,

« Il a été beaucoup écrit sur les méthodes militaires et sur les ambitions de l'Allemagne sur terre. On connaît moins ses méthodes et ses ambitions sur mer. Et pourtant, ce sont là deux choses si intimement liées que l'une ne peut être séparée de l'autre.

« Ce fut en 1900 que l'Allemagne annonça son intention de construire une flotte contre l'Angleterre. C'était là une politique raisonnable, au point de vue des ambitions de l'Allemagne, qui visait à la domination du monde. Mais la flotte anglaise, depuis la reine Elisabeth jusqu'à nos jours, fut toujours le plus sûr protecteur contre ce désir de domination.

« Les hommes d'Etat allemands étaient trop avisés pour supposer qu'ils pourraient immédiatement mettre à flot, une marine égale à la puissance qui constituait le plus formidable obstacle à leurs projets d'agression ; mais ils ne mettaient nullement en doute, par contre, les avantages immédiats qu'une telle politique navale leur conférait.

L'ALLEMAGNE VOULAIT UNE FLOTTE PUISSANTE

Ils calculèrent qu'une flotte puissante, même numériquement inférieure à celle de l'Angleterre, affaiblirait néanmoins cette dernière ; car aucun gouvernement britannique n'oserait risquer un conflit qui, bien que pouvant se terminer victorieusement, pourrait le laisser finalement avec des forces navales inférieures à celles d'un tiers parti quelconque.

« Il est inutile d'ajouter que la Ligue navale allemande caressait des projets beaucoup plus ambitieux.

« Jusqu'à présent pourtant, ni les desseins du gouvernement allemand, ni ceux de la Ligue navale n'ont remporté un succès quelconque. La flotte de guerre britannique est devenue relativement plus forte qu'elle n'était il y a treize mois ; et il n'y a aucune raison de supposer que ses progrès puissent s'arrêter pendant la suite des hostilités.

CHANGEMENT DE TACTIQUE

« C'est un fait évident que l'amiral von Tirpitz et son gouvernement sont arrivés à la même conclusion après six mois d'hostilités. Ils se sont rendus compte que leur vieille politique s'effondrait et qu'une nouvelle devait être inaugurée. Les sous-marins, pensèrent-ils, pourraient peut-être réussir là où les cuirassés et les croiseurs avaient échoué.

« Sans doute, elle ne fut pas adoptée sans répugnance et sans serrements de cœur. En admettre l'échec est en soi-même peu plaisant et, bien que nous ne puissions pas regarder le gouvernement responsable des atrocités de Belgique comme un gouvernement humain et même très scrupuleux, nous savons que le gouvernement le plus odieux ne désire jamais commettre des crimes inutiles.

PIRATERIE !

« Quant à ce qu'a pu penser le ministre de la marine des nouvelles méthodes, nous ne pouvons que les conjecturer. Mais les marins allemands sont braves et les hommes braves n'aiment pas accomplir une besogne de lâches. Ce ne peut même pas être une réflexion très agréable pour la Ligue navale allemande de savoir que la première performance notable de la flotte allemande ressemble plus à de la piraterie qu'à un combat naval.

« Nous ne pouvons donc imaginer qu'une chose que l'espoir d'un succès décisif a induit les ministres allemands à infliger ce nouvel opprobe à leur pays. Malgré tout, ce succès décisif n'a pas encore été atteint ; il ne semble même pas en vue.

« Je ne possède aucun don de seconde vue et je n'émettrai aucun pronostic en ce qui concerne l'avenir ; mais je puis parler avec assurance du passé ; et peut-être vous intéressera-t-il de savoir que, tandis que les pertes infligées aux sous-marins allemands ont été énormes, le tonnage de la marine marchande britannique est, dans le moment présent, plus élevé que quand la guerre éclata.

« Il est vrai que de nombreuses personnes inoffensives, femmes et enfants, aussi bien qu'hommes, de pays neutres comme de pays belligérants ont été dévalisés et tués grâce à ces nouvelles méthodes de guerre. Mais les innocents n'ont pas seuls souffert; les criminels ont également payé le prix de leurs crimes : certains ont été faits prisonniers de guerre. Mais, en raison même de la nature des sous-marins, il doit souvent arriver qu'ils entraînent leurs équipages vers une mort certaine.

LES RELATIONS AVEC LES ETATS-UNIS

« Voilà ce qui explique le changement de la diplomatie allemande vis-à-vis des Etats-Unis.

D'aucuns se demandent pourquoi la destruction du *Lusitania* avec une perte de vies de plus de 1.200 femmes, enfants et hommes, fut saluée dans l'Allemagne tout entière par des cris de triomphe, tandis que la destruction de l'*Arabic* fut accueillie par un silence mélancolique. Est-ce parce que, entre les deux faits, les Etats-Unis sont devenus plus forts et l'Allemagne plus faible ? Est-ce parce que l'attitude de M. Wilson s'est modifiée ? Est-ce parce que les arguments du secrétaire d'Etat américain se sont faits plus persuasifs ? Est-ce parce que l'opinion allemande s'est enfin révoltée contre les cruautés sans frein ? Non !

CRIMES ET FAUTES

La raison est ailleurs ; on la trouvera dans le fait que les auteurs responsables de la politique des sous-marins ont eu le temps d'en mesurer les effets et que les exploits que nous qualifions simplement crimes en mai, apparaissent en septembre comme une lourde faute aux yeux des Allemands.

Signé : A. BALFOUR.

L'Horizon Balkanique

Depuis de longs mois déjà, l'horizon balkanique est chargé de nuages épais qu'aucun vent salubre n'a réussi à chasser. Les éclairs qui, par instants les sillonnent, les grondements sourds du tonnerre que l'on perçoit en ce moment annoncent-ils un prochain ouragan ?

Les météorologistes de la diplomatie savaient eux-mêmes que l'horizon balkanique reste pour eux plein de mystères et qu'il leur manque encore trop de données pour oser se prononcer avec certitude. Ils ne pourront guère annoncer l'événement que lorsqu'il se sera produit. Et nous voilà bien avancés !

Devant leur inquiétude et leur air un peu déconfit, nous craignons de deviner que leur stratégie a dû pécher par quelque défaut. Nous nous figurons, à tort ou à raison, que les diverses légations des Alliés à Bucarest, à Sofia, à Nisch et à Athènes, n'ont pas sû coordonner toujours leurs efforts. Nous croyons que l'unité d'action et la liaison des armes ont été insuffisamment établies. Nous remarquons que tour à tour notre énergie, peu énergique, s'est appliquée à la Grèce, à la Bulgarie et à la Roumanie et que nous avons cru que notre victoire dans un de ces secteurs déterminerait la victoire totale. Au surplus, les intéressés ont fini par le croire eux-mêmes, ce qui n'est pas le moins curieux de l'affaire.

Ce double état d'esprit a puissamment contribué à rendre immobiles ceux que nous espérions voir descendre dans l'arène et qui se figurent, principalement les Bulgares, obtenir de l'inaction un bénéfice beaucoup plus large que celui qu'une action résolue leur aurait garanti.

En ce moment, la Roumanie seule semble avoir pris conscience de son génie et de ses intérêts qui la rangent nécessairement du côté des Alliés. Elle résiste à la pression morale et matérielle des Austro-Boches. Elle est prête à soutenir le choc de leur côté, attitude qui le lui évitera peut-être.

Quant à la Bulgarie, les lecteurs de ce journal connaissent la situation inextricable de sa politique intérieure et les tergiversations de sa politique extérieure.

Nous sommes à peu près convaincus que M. Rodoslanoff ne consentira jamais à tirer l'épée en faveur des Alliés. Il ne paraît pas non plus vouloir en user immédiatement en faveur des deux empereurs criminels. Mais il a cru très habile de se faire payer d'abord la neutralité de la Bulgarie, puis de mettre aux enchères l'espoir de son concours militaire.

Alors ses journaux publient les cours de la double opération. Par leur intermédiaire et aussi par celui de ses agents, dont l'un des plus ardents est M. Rizoff, son très proche parent et son ministre à Berlin, il établit la concurrence entre les preneurs éventuels. Voici le Turc avec un petit morceau de Thrace et un grand ruban de chemin de fer sur lequel est piqué une des gares d'Andrinople ! Il est engageant !

« Prenez cela et restez en repos, dit-il à M. Radoslanoff et au roi Ferdinand », et Guillaume II ajoute : « C'est avec plaisir que mon ami Mehmed V vous fait ce petit présent en se recommandant à votre large et secourable bienveillance. »

Alors le roi et Radoslanoff se tournent vers les Alliés et montrent le présent estimable.

« Le présent, disent-ils, n'enchaîne pas notre liberté d'action. Si vous obteniez la Macédoine de la Serbie et de la Grèce, ainsi que Cavalla, nous saurions l'occuper et notre cœur ne serait pas ingrat. ».

Et déjà ces non-interventionnistes triomphent, trop vite d'ailleurs, car dans leur impatience de réalisation ils forcent le ton, ils exagèrent la manière, la manière allemande bien entendu, « die deutsche Art », et ils laissent entendre que si la Quadruple Entente n'était pas assez vivement et complètement condescendante, ils seraient fort capables de se ranger du côté de Vienne et de Berlin. Et pour le prouver, ils commencent des grandes manœuvres à Xanthi, près de la frontière grecque.

En attendant, les interventionnistes, à la suite de MM. Guechoff et Ghenadieff, en appellent au pays. Ils réclament un cabinet national nettement partisan de l'action aux côtés des Alliés. Et pour commencer, le rétablissement de la confédération de 1912.

Mas lui aussi se heurte au parti personnel du souverain. Les mois perdus ont porté à sa grande politique d'avenir un coup cruel. Il est soutenu par l'opinion, mais il est environné d'écueils. Il doit louvoyer.

L'horizon balkanique reste donc très sombre.

Au loin, cependant, le canon des Dardanelles retentit en tonnerre. Que l'on apprenne tout à coup, que Constantinople est aux mains des Alliés, alors, subitement l'horizon balkanique sera dégagé.

Ce n'est donc pas aux poternes d'Athènes et de Sofia qu'il faut gratter d'un ongle incertain, mais c'est à la Sublime-Porte qu'il faut frapper énergiquement, d'un poing ganté de fer, comme disait le kaiser lorsqu'il paradait en cet endroit devant le Sultan, que l'on appelait à cette époque le Sultan Rouge, titre de gloire que lui a ravi à jamais pour son compte personnel Guillaume le Parjure.

G. BROUVILLE.

LA-BAS

La Manille interrompue

— Nom de Dieu ! Il avait encore de l'atout...

— Le manillon est second..

— Couper une manille seule !...

Assis par groupes de quatre sur la terre brûlée, ils son là, quelques soldats du génie, à se passionner au jeu national des Français.

C'est un coin de terre chaude, à peine tachée, de ci, de là, d'un peu de gazon séché. A cent mètres, s'élève une petite butte. Entre elle et les joueurs, une batterie de soixante-quinze s'organise. On voit nettement les artilleurs se hâter de mettre leurs quatre pièces en batterie, tandis que les conducteurs emmènent les chevaux un peu plus loin.

— Cœur maître, je suis en veine, dit un des manilleurs en ramassant le dernier pli.

Au même instant, un sifflement fend l'air, avec un bruit semblable à celui de draps que l'on déchirerait.

— Les joueurs savent ce que cela veut dire : un obus va tomber tout près.

— Les Boches envoient de l'atout !

— Sans blague, s'ils ont déjà repéré la batterie, qu'est-ce que nous allons prendre !

La marmite a éclaté, sur la droite. Un peu de terre seulement a jaillli jusqu'aux joueurs. Une fumée noire tache l'horizon d'un peu de suie.

La partie ne s'arrête pas pour si peu. Un nouveau projectile bouleverse l'air — puis un autre, un autre encore...

— Tiens ! ça n'éclate plus, remarque quelqu'un. Quelle camelote !

En effet, les dernières marmites se sont enfoncées dans la terre sans éclater.

— Mais que font les nôtres, qu'ils ne répondent pas ?

— Un peu de patience : l'heure, c'est l'heure. La batterie a l'ordre de commencer à tirer à trois heures, et il lui faudra tirer 1.400 obus d'ici ce soir.

— Mince de marmelade, là-bas !...

— Bah ! on n'a pas illuminé, le quatorze juillet : ça compense.

— Non mais, est-ce que vous jouez, oui ou non ? tranche une voix rageuse. L'atout est pique de la manille, et on demande du carreau.

La partie reprend ; les minutes passent... Tout à coup, quatre flammes jaillissent simultanément, près de la butte : les quatre coups ne font presque qu'une détonation.

— La danse commence....

— Gare nos crânes !..

Un quart d'heure après, les joueurs ne savent plus ce qu'ils font. C'est à qui fera le plus de gaffes.

— Bon dieu de batterie ! Quel boucan !

— J'ai déjà une de ces migraines !

— Et moi !

— Et moi !

La batterie n'a pas cessé de tirer. Les servants, en bras de chemise, sautent des caissons aux pièces. Il y a quelque chose d'un peu satanique dans de spectacle de ces hommes s'affaisant, avec une sorte de rage, à déverser des tonnes de mitraille sur un but qu'ils ne voient même pas.

Si quelque voyageur non prévenu pouvait passer sur la route proche, il ne soupçonnerait certes pas que cette scène représente un coin de la bataille, et que ces jeunes gens qui semblent jouer dans le paysage tranquille où rien d'autre ne bouge, sont en train de faire cette chose atroce et sublime : tuer des hommes...

— Un Taube !... Planquez-vous, crie un cycliste qui accourt, à toutes pédales, d'un poste d'observation.

— En effet, un ronronnement fait vibrer l'air. Immédiatement, la batterie se tait. En un clin d'œil, pointeurs et servants ont disparu. Les manilleurs, eux, ont pris le temps de finir leur partie avant d'aller jusqu'à la route où ils se dissimulent vaguement dans le fossé.

Maintenant, on voit l'oiseau ennemi. Il vole sans hâte, cherchant à découvrir la batterie meurtrière. Il ne doit voir que des plaines uniformément désertes, et il passe, sans rien deviner, au-dessus des canons muets.

Mais voilà qu'il s'inquiète, prend de la hauteur. A l'horizon on voit deux Morane qui accourent vers l'ennemi.

L'intérêt n'est plus sur terre, mais dans le ciel. A son tour, un Aviatik arrive pour secourir son camarade. Le duel aérien commence précis, serré. Les Allemands s'efforcent surtout de prendre de la hauteur, pour mitrailler leurs adversaires de haut en bas. Insoucieux de cette manœuvre, les Français décrivent de grands cercles, toujours plus serrés, autour de leurs ennemis.

Les mitrailleuses jettent à travers le ciel leurs salves dangereuses. D'autres avions arrivent, un à un...

Parfois la bataille aérienne s'éloigne un peu. Les oiseaux, se poursuivant l'un l'autre, disparaissent dans les vapeurs bleues, à l'horizon. Alors, chacun sort de son trou. Les manilleurs reprennent leurs cartes, et la batterie se remet à tonner.

— C'est un véritable jeu de cache-cache, dont on s'amuse plus qu'on ne s'émeut.

Mais voilà qu'un avion se détache d'un groupe, se rapproche, et bientôt commence à descendre, lentement. C'est l'un des nôtres. Ceux qui le montent cherchent visiblement une place favorable à un atterrissage.

— Il est touché.

— Mais non, il rapporte des observations. Les pilotes sont bien maîtres de l'appareil.

Enfin, la direction est trouvée. Le grand Morane atterrit doucement, tout à côté d'un groupe de brancardiers dissimulés dans un repli de terrain.

Des cris...

Les soldats du génie lâchent leurs cartes. Les brancardiers s'élancent. Les deux aviateurs — un officier et un sous-officier — n'ont pas bougé. Ils sont couverts de sang. On se hâte de les dégager. Tous deux ont été grièvement touchés par les balles d'une mitrailleuse boche. L'officier a une violente hémorragie.

Il a la force d'expliquer, tandis qu'on le panse :

— Nous voulions atterrir près des brancardiers ; nous savions que cela pressait.

— Quel sang-froid ! dit un jeune médecin à ses hommes : une minute de plus, et l'hémorragie était mortelle.

Une auto de la Croix-Rouge anglaise arrive à toute vitesse ; on y charge les blessés. Et tandis qu'elle s'éloigne, une autre voiture amène un capitaine aviateur, accouru du parc voisin.

Dix minutes ne se sont pas écoulées depuis l'atterrissage, et le biplan français, seulement taché d'un peu de sang, remonte vers l'azur...

La bataille aérienne se termine. L'ennemi a dû se rendre compte que, quoi qu'il fasse, il ne repérerait pas notre batterie. Il cherche seulement à regagner ses lignes. Nos avions l'y poussent avec quelque vivacité...

La manille reprend ; les artilleurs entretiennent un feu plus nourri que jamais.

En haut d'un petit sentier qui descend du talus, un groupe de soldats apparaît. Ils débouchent du boyau qui s'ouvre là.

Ce sont les *crapouillots*, de nouveaux venus d'une belle vaillance qui, des tranchées de première ligne, lancent, avec de petits canons, des projectiles gigantesques. L'effet décisif de leur intervention leur a un peu monté la tête... Malgré la consigne contraire, ils chantent à tue-tête un chant qu'ils ont composé en leur propre honneur :

« *C'est nous qui sommes les malins...* »

On les appelle ; tout le monde les interroge :

— Où en est-on ?

— Ça va, ça va... L'infanterie commence l'attaque. Nous avons tout défoncé...

Et ils s'en vont, dédaigneux, crâneurs et magnifiques.

— Continuons notre manille, propose un sapeur.

— Mais ce n'est plus l'heure de flâner. Un officier accourt, au galop :

— En route ! commande-t-il : on a besoin de vous, là-bas.

Une minute plus tard, les manilleurs gravissent à leur tour le petit sentier, joyeux d'entrer enfin dans la fournaise. Ils savent qu'ils vont avoir à travailler sous le feu, à refaire les abris démantelés par les marmites, à organiser les positions nouvellement conquises, s'il en est...

Au moment d'entrer dans le boyau, ils doivent s'effacer. Des fantassins ramènent cinq prisonniers que le général veut interroger tout de suite. Les soldats du kaiser marchent en file indienne, sans même chercher à cacher leur joie. Ils rient, et salvent tout le monde. Toute leur attitude exprime une seule pensée :

— Ouf ! nous en sommes sortis...

On les regarde avec un peu de pitié.

— Pauvres vieux ! murmure même quelqu'un. Ils en avaient marre.

Mais les nôtres ne s'inquiètent guère de leur propre sort, et comme ils entrent dans le boyau, l'un d'eux, profitant de ce qu'ils sont encore assez loin de l'ennemi pour pouvoir parler, explique à son voisin :

— Tu vois, tu nous a fait perdre. Aussi, je te l'avais bien dit : on ne garde jamais un manillon sec.

Août 1915. J. G.

LES PLANCHES

ÉCHOS

Samedi soir, au cirque Medrano, le public portait constamment des yeux curieux vers une des portes de sortie, au milieu de laquelle était assis un personnage d'aspect baroque qui, notamment, appelait l'attention par un facies cocasse : de moustaches, point, mais une barbe vieux-rouge d'un effet inattendu.

On espérait toujours le voir sauter en piste et faire des pirouettes.

Mais, il ne bougea point et demeura sur sa chaise.

Renseignements pris, celui que l'on croyait un clown était M. Lévy, le secrétaire général du cirque, dont l'amabilité bien connue (?) dépend du résultat heureux ou malheureux de sa quotidienne partie de manille.

Courrier des Spectacles

Comédie Française. — La Comédie Française a, la saison dernière résumé en une dizaine de matinées du jeudi, une anthologie des plus fameux auteurs dramatiques français et de nos poètes les plus célèbres du XIVe siècle.

Les seize matinées du jeudi de la présente saison vont être exclusivement consacrées à l'admirable pléiade des Ecrivains français qui illustra le théâtre dans le cours du XIVe siècle, à Casimir Delavigne, Picard, Scribe, Victor Hugo, Bayard, Dumas père, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, George Sand, Ponsard, Jules Sandeau, Théodore Barrère, Pailleron, Théodore Sardou, Théodore Barrière, Pailleron, Théodore de Banville, Meilhac, Halévy, Gondinet, Leconte de l'Isle, François Coppée, Henri Becque, d'autres encore.

Le public ne connaît, de chacun de ces auteurs, que les œuvres de la tradition ou coutume ont retenues, et qui, parfois, ne sont pas celles où s'est affirmé avec le plus d'éclat ou d'originalité le génie de l'écrivain.

Les représentations offertes au public lettré et curieux des matinées du jeudi de la Comédie-Française s'enorceront de tirer de l'oubli un certain nombre d'œuvres dignes d'être ajoutées à un répertoire déjà très riche, et, dans lequel il sera puisé d'autre part, de façon à former *seize spectacles différents*.

Les matinées ne suivront aucun ordre chronologique.

Les ouvrages seront donnés intégralement.

Il sera tenu compte, pour leur choix, de la composition du public de famille des matinées du Jeudi.

Aujourd'hui lundi 6 septembre. — Relache

Demain mardi 7 septembre en soirée à 8 h. 15 (reprise) *Le Duel*, pièce en trois actes, en prose, de Henri Lavedan.

La réouverture du Théâtre Michel. — C'est ce soir à 8 heures 30 qu'aura lieu la répétition générale de *Léonie est en avance* ou *Le Mal joli* (reprise) pièce en un acte de Georges Feydau.

Plus ça change ! série d'actualités en un acte et 5 tableaux de Rip.

Demain mardi ; première représentation.

On commencera par l'*Attente* comédie en un acte de MM. Auguste Germain et R. Tréber, joués par Mmes Karty et Nellye Dorlys et M. Alcemer.

Demain mardi première représentation.

Folies Bergère. — Devant l'affluence du public, hier encore, il est impossible de prévoir où s'arrêtera la carrière de *Sous les drapeaux*, dont le succès loin d'amoindrir va sanse cesse grandissant. Ce soir 126e avec les scène nouvelles et inénarrable couple Bomette-Adhémar.

Théâtre municipal de la Gaîté. — A la Gaîté à 8 heure 30, 62e représentation de l'*Enfant du Miracle* (Mlle Andrée Sylvane, MM. Harry Baur, Gaston Sévrin, Mlles Dupeyron, Rose Franc, Ael, et M. Henri Burguet et M. Raoul Villet). Jeudis : dimanches matinées.

Marigny. — Tous les soirs, la revue *On arriv'ra* attractions divertissantes. Faut. 3, 2, 1. Prom. 1 fr. matinée jeudi.

Chez Mayol. — Immense succès du meraviglioso artiste Faraboni ?? ?dans la grande revue. — Jeudi matinée.

LE SPECTACLE

THEATRES ET CONCERTS

COMEDIE-ROYALE. — *On y va*, revue de Léonce Paco.

CHEZ MAYOL. — Tél. Gut. 68-07. — La grande Revue *Tout va bien !* 2 actes 20 tableaux, avec Damia, Alice de Tender, et le célèbre artiste italien *Faraboni ???*

CINEMAS ET ATTRACTIONS

CINEMA DES NOUVEAUTES AUBERT-PALACE, 24, boulev. des Italiens. — T. l. j., de 2 à 11 h. — Actualités. — Programme varié. — Intéressant. — Orchestre symphonique.

TIVOLI-CINEMA (14, rue de la Douane) (Tél. : 26-44). — Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 heures. Autour de la Guerre. Actualités au jour le jour.

OMNIA-PATHE, 5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés. La plus jolie salle, la plus belle projection. — Programme choisi. Actualités. Voyages.

Groupes et Syndicats

Syndicats

A 8 heure 45. — Tourneurs en optique. Réunion de la Commission le mercredi 8, 3e étage, bureau 12).

Ordre du jour : Nomination d'un délégué au comité général ; — Réponses aux questionnaires de la fédération des métaux.

L'ENTR'AIDE

La Solidarité des Locataires de Clichy, 85, boulevard National à Clichy fait un appel à tous les locataires de Clichy, dont nous extrayons les passages suivants :

Jamais, peut-être, la nécessité, pour les locataires, de se grouper n'a été aussi impérieuse qu'à l'heure actuelle.

Le moratorium des loyers, établi pour atténuer les difficultés du moment ne fait que retarder la solution du problème posé par les circonstances tragiques que nous traversons.

Quelle que soit la solution légale de ce problème, elle ne pourra concilier les intérêts opposés, des propriétaires et des locataires.

Les lacunes, les fissures et même le texte officiel de la loi qui sera votée, engendreront une source de conflits qui se traduiront par des actions judiciaires, désagréables et coûteuses.

Les propriétaires déjà trop forts, contre les locataires trop faibles, sont organisés dans des ligues puissantes. Ces ligues sont déjà prêtes à intervenir au moment opportun, afin d'obtenir le maximum d'avantages en faveur de leurs adhérents et, vous savez que, pour cette intervention, ni l'argent, ni les appuis utiles, ni le concours de la grande Presse ne leur feront défaut.

Locataires, réfléchissez ! Seuls, isolés, sans défense, vous n'êtes rien. Unis étroitement, groupés, solidaires les uns des autres, vous êtes une force collective et cette force constitue la sauvegarde de chacun.

Tous les locataires qui désireraient faire partie de la Société, sont priés de passer d'urgence, chaque jeudi, de 8 heures à 10 heures et le dimanche matin, à la permanence, 85, boulevard National, où les statuts leur seront remis gratuitement et où tous les renseignements leur seront donnés.

Pour la Santé de nos Soldats

Un médecin-major à qui le Comité de coordination des secours volontaires, présidé par M. Emile Loubet, vient d'envoyer un des appareils à douches chaudes, dont le *Bonnet Rouge* a parlé dans un récent numéro, en accuse réception dans les termes suivants :

« *Le fonctionnement de cet appareil ne saurait être assez loué. Outre qu'il est pour les combattants de mon régiment un indice de la sollicitude que ceux de l'intérieur témoignent à ceux qui se battent, sollicitude à laquelle ils ne sauraient rester indifférents, et qui constitue pour eux un incontestable appui moral, cet appareil leur prouve, grâce à la tiédeur de l'eau qu'il dispense, une détente vraiment appréciable.*

Sans compter qu'il constitue un élément important de l'hygiène générale, objet de tant de préoccupations.

« *Grâce à lui, tout homme revenant des tranchées est assuré de pouvoir prendre plusieurs bains par semaine.* »

Pour que le Comité de coordination des secours volontaires puisse continuer son œuvre féconde, lui adresser les souscriptions au siège, 57, rue Saint-Dominique, Paris.

Derniers dons reçus :

Croix-Rouge de Londres, 13.150 francs ; Mmes L. Reckett, E. Young et A. Wood's, 1.255 fr. ; Comité départemental de secours aux blessés de Lot-et-Garonne, 1.146 fr.; Anonyme, 1.070 fr.; Comité de secours de l'arrondissement de Cholet, 710 fr.; Conseil d'administration du 33e colonial, 650 fr.; M. J. Kimmerling, et Mme Ormond Kimmerling (Genève), 600 fr.; M. Ch. Robinson Smith (New-York) 575 fr.; Une amie américaine, 550 fr.; M. l'abbé Soulange-Bandin, curé de Saint-Honoré d'Eylau, 500 fr.; Mme Georges Robin, 500 fr., Anonyme, 500 fr.; M. le préfet de la Sarthe, 425 fr.; Hôpital militaire numéro 47, à Beaugency, 406 fr.; M. Poirrier, sénateur, 250 fr.; Mlle Allégret, directrice du lycée de Jeunes Filles de Lyon, 100 fr.; Miss Judith Colston, 100 fr.

Montant total des souscriptions à ce jour : 200.416 fr. 45.

RÉVOLUTION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-SEC SECTION

LE BONNET ROUGE est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Le Gérant : LÉON BAYLE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. Dangon, 123, rue Montmartre, Paris (2e). (GEORGES DANGON, imprimeur)